

# ...et si nous retournions en Oranie !

## AVANT-PROPOS

J'imagine l'apôtre saint Jean représentant notre pays face à l'autre, après un certain 19 mars 1962 : "Je vous ai fait voir beaucoup de bonnes œuvres, pour laquelle me lapidez-vous?", en déroulant un immense tableau panoramique imagé de toute l'œuvre grandiose, extraordinaire accomplie en Algérie. Ce tableau, je l'ai sous les yeux comme dans l'esprit et le cœur, et j'y vois des lycées, des collèges d'enseignement général et techniques, des écoles, des crèches, des hôpitaux, des centres de santé localisés et d'assistance médico-sociale itinérants, des cours professionnels, des terrains de sports, des piscines, des écoles d'agriculture, des barrages, des chantiers de restauration des sols et de reboisement, des aérodromes, des ports de commerce richement outillés, des ports de pêche et des conserveries de poisson, des canaux d'irrigation, une sucrerie, deux usines de produits pharmaceutiques, des usines agro-alimentaires et de jus de fruits, des brasseries et fabriques de limonade, un extraordinaire réseau de chemins de fer et routier, des ponts, des centrales thermiques, des semouleries, d'immenses champs de blé, un vignoble de grande renommée, un immense réseau de pipe-line et gazoducs, source inestimable d'énergie. A cet ensemble, ajoutons les réserves minières, les phosphates, les cimenteries, sans omettre les sanatoriums et les écoles d'apprentissage. Ce tableau, sans doute incomplet, n'est pas une leçon de choses pour nos compatriotes, mais pour leurs voisins et surtout pour les "historiens en puissance" de l'Hexagone et les aveugles volontaires qui y habitent.

\*\*\*

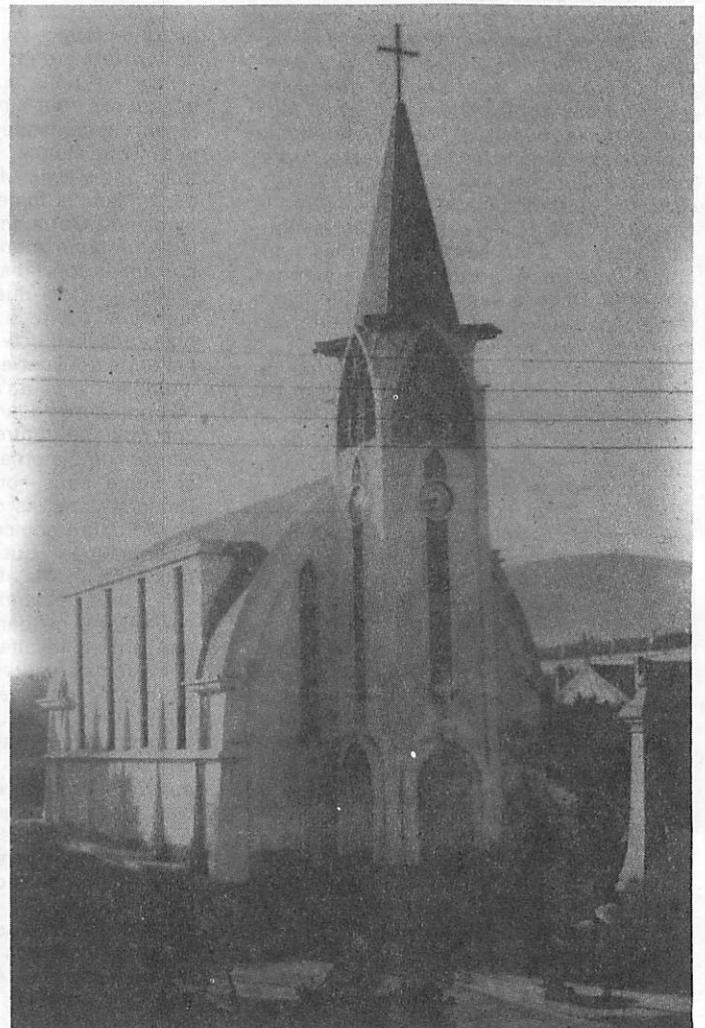
Avant de retourner chez nous, disons quelques mots à propos de "Gaz de France", dont l'exploitation en 1983 a été déficitaire de 2 milliards 500 millions de francs et qui pourraient être de l'ordre de plus de 4 milliards, lourds bien sûr, à la fin de cette année dite de *changement et de rigueur*, contrairement à tant de promesses claires et précises par ces nouveaux princes qui nous gouvernent aussi bien que ceux que fustigeait naguère Michel Debré, leur digne successeur par la suite, avec une citation toute particulière à son actif, exceptionnelle dirai-je même, à l'ordre de la Nation : celle du *reniement*. Mais revenons au déficit cité plus avant, que l'Etat sera dans l'obligation de couvrir, en n'oubliant pas que l'Etat c'est NOUS!... Pourquoi cette perte énorme ? Parce que le prix de vente ne couvre pas le prix de revient. Pourquoi ? Parce que le gaz d'Algérie, qui constitue un peu du tiers des importations, coûte en moyenne 20 % de plus que celui acheté ailleurs, soit 1 milliard 500 millions de plus. Il est avéré que l'endettement de notre fournisseur pourrait dépasser 30 milliards en 1984. Ce n'est pas une vue de l'esprit de ma part, mais bien une information de ceux qui nous gouvernent, que ne publient pas les quotidiens que nous lisons...

\*\*\*

Le temps des historiens arrive. Des sincères, non des doctrinaires et des sectaires. Nos écoliers, étudiants et adultes avertis, raisonnables, vont ainsi apprendre les faits notoires, véridiques, non tronqués de l'Histoire de la France de la fin de la III<sup>e</sup> République, en passant par la IV<sup>e</sup>, à la naissance de la V<sup>e</sup>, aux acrobaties et aux mensonges de celle-ci, depuis un certain 13 mai jusqu'à nos jours, ces jours de crise générale dans tous les domaines.

Je n'ai pas cette prétention de dire l'HISTOIRE, loin de là ! Ce n'est pas mon rayon. Je raconte ce que je sais pour l'avoir appris par la vue, par l'écoute, par le récit d'écrivains que seule la vérité historique intéresse, par honnêteté intellectuelle. Bien sûr, il m'arrive d'y mettre de la passion, mais c'est parce que, comme beaucoup de nos compatriotes, j'ai souffert dans ma chair, comme dans le cœur et l'esprit, terriblement. Je ne sais pas farder la vérité, la travestir. A propos de vérité, en voici une autre que, hormis peut-être quelques personnages de la vraie Résistance en France, la France entière ignore encore à l'heure actuelle : celle du concours financier que l'Algérie a apporté aux "combattants de l'ombre". La Banque de l'Algérie a pu faire parvenir aux maquis de la zone libre, de 1940 au débarquement allié en Afrique du Nord en 1942, puis après l'occupation entière du pays, de 1942 à 1945, des sommes considérables, d'abord en billets de banque qui étaient échangés dans les banques de la métropole, puis des Bons du Trésor qui furent négociés par certains établissements financiers. En avez-vous entendu parler ? En avez-vous lu seulement une ligne dans la presse, dans la pléthore d'ouvrages publiés après la libération ? En avez-vous eu, ne serait-ce seulement qu'un petit écho depuis ? Je ne dirai rien de ce que les *complotiers frangaouis du 13 mai ont...* sollicité de certaines associations agricoles de chez nous, pour permettre à l'AUTRE d'alimenter, c'est le cas de le dire, son secrétariat de la rue de Solférino à Paris, pour frais de propagande et autres... Et pourtant!!! La vérité

historique ne s'entend que loin des parlementaires et anciens ministres qui nous ont abusés, et pas toujours cependant. Il est des silences lourds, des vérités écrasantes, dans cet Hexagone où la mémoire ne court pas les rues, et encore bien moins les allées du POUVOIR. Puisse-t-elle, cette VÉRITÉ, ne pas être encore une fois habillée par les doctrinaires de toute obéissance. L'HISTOIRE et les MÉMOIRES ne doivent pas être tronquées, comme ils l'ont été par qui vous savez et certains de ses "disciples"; l'Évangile selon... Saint-Charles est une escroquerie. Point à la ligne pour aller retrouver quelques images apaisantes du pays perdu.



INKERMANN : L'église

Photo : Armand BLESSON

## I. — INKERMANN

### "Une leçon de courage et de ténacité. Une oasis née de la volonté française"

Le vendredi 5 octobre 1951. l'*Echo d'Oran* titre ainsi une page entière réservée à cette coquette cité sise dans la vaste plaine du Chélif : "Ce coin de Sahara perdu dans le Tell, frappé du sceau du génie français".

De nombreux militaires rappelés, et en particulier ceux du contingent de 1956, arrivant en cette cité, n'en croient pas leurs yeux. Ils réalisent peu les images d'un lieu qui, il n'y a pas tellement longtemps, n'était qu'un gros bourg plus ou moins actif à divers titres sur le plan de l'économie.

Débarqués à Oran, ils avaient pensé qu'au-delà de la grand'ville devait se trouver sans doute le désert... Pensez, ils étaient en Afrique, le mot ALGÉRIE ne leur disait pas grand'chose. Provenant en grande partie de villages et de petites cités de ce vieux pays en retard sur le plan sanitaire et hospitalier : "... Et c'est ça qu'on nous avait dit être

*"l'Afrique!"* Une fois de plus s'avérait être exacte la parole selon laquelle le Français était un citoyen qui, en majorité, ignorait tout de la géographie..., alors qu'à cette époque cette Algérie n'était qu'à une heure d'avion de Marseille, qu'à une nuit en mer plus quelques heures de séjour sur paquebot moderne, de Port-Vendres à Oran. Mais encore, s'il ne s'agissait que de géographie!... J'ai encore dans l'esprit les expressions extraites, il y a peu, de nombre de quotidiens, relatives à l'analphabétisme des recrues des années 1979 à 1981, pour ne citer que cette période. Mais passons.

Dans différents cafés du Commerce de la Métropole, bien avant la trahison de la Toussaint de 1954, et particulièrement avant le conflit de 39/45, dans les stations de cure d'air, de repos, de bains et de breuvage de santé, nous étions des *coloniaux* (pas encore *colonialistes*, *esclavagistes* et *nantis d'argent à ne savoir qu'en faire*). Cette image d'Epinal, qu'enfant j'avais connue dans les Hautes-Pyrénées, en Auvergne, en Bretagne, même à Vernet-les-Bains, proche de Perpignan, était encore d'actualité, et encore plus d'une décennie après la fin de la dernière guerre. La meilleure illustration en est le néfaste référendum faisant suite au fourbi d'Evian, et le souvenir brûlant encore, que nous avons dans l'esprit comme dans le cœur, de l'accueil qui nous fut réservé en 1962, en mettant les pieds sur le sol de la mère-patrie. Ne le constatons-nous pas, encore à l'heure actuelle, dans cet Hexagone atteint de vertiges...

\*\*\*

1938. Un jour de printemps, à l'aube presque de l'été, sur la route, entre Relizane et Orléansville. Ma "Primaquatre" est à l'aise sur un tel parcours, large, plat, rectiligne. De temps à autre elle s'emballe, le compteur marquant 100 et le dépassant de peu, ce qui n'empêche pas de goûter, d'apprécier le rutilant spectacle qu'offre la nature. Déjà, depuis la sortie de l'ex-Petite Cayenne de 1856, après quelques minutes d'entretien avec Dominique Rivière, maire de la cité, et après Hamadena, Ferry-les-Salines et Saint-Aimé, et jusqu'aux abords de la halte de ce jour, la nature est colorée à profusion et à merveille. Cette plaine du Chélif, où la canicule se fait amplement sentir, offre aux regards du voyageur de véritables tapis de fleurs des champs. Là, entre autres, règnent, de mars à septembre, bleuets, fleurs de lin d'un bleu pervenche, pâquerettes et autres marguerites d'un jaune d'or éclatant, et, en particulier, coquelicots faisant penser au plat pays qu'est la vaste plaine de la Flandre française. Sur une longue distance, de part et d'autre de cette R.N. qui conduit à Alger, c'est une vaste mosaïque sur laquelle, de temps à autre, plongent des cigognes à la recherche de reptiles qui abondent dans cette région et qu'on écrase parfois en appuyant sur l'accélérateur. Les arbres aussi abondent au long de cette rocade, combien différente de cet agréable parcours, par le bord de mer, quasiment parallèle, où le rose et le rouge des roches et des falaises, en roulant "farniente", accrochent aussi les regards. Que notre cher pays est beau, séduisant, surtout en cette période. Rêvez, rêvez bonnes gens de ce secteur! Dieu, qu'on était bien chez nous!

Me croyant seul sur cette route, je rêvais... Lorsque soudain, en jouant bruyamment de l'avertisseur, surgit une grosse voiture, qui a pourtant le libre passage. Mais le klaxon continue, alors que j'ai réduit ma vitesse, et je vois une "bagnole" d'envergure qui s'arrête à une vingtaine de mètres environ plus loin. Je réduis encore. Une portière s'ouvre, un homme en descend: je reconnais le préfet d'Oran, M. Louis Boujard, à Oran depuis à peine quelques mois, suivi d'une autre personne, André Bussières, son chef de cabinet. Salama-lecks habituels, puis: "Qu'est-ce que c'est votre voiture, qui marche si bien et à belle allure?"



INKERMANN : La poste

Document : Mme Lucile MAZET

— Une modeste Primaquatre, Monsieur le Préfet, qui possède cependant un moteur hors série, ne figurant que sur un petit nombre de véhicules de cette marque.

Il hoche la tête, sourit, me serre la main et, prenant à témoin André Bussières: "Pistonné sans doute, en bons termes avec Renault".

— "Ça, Monsieur le Préfet, il faudra l'apprendre de l'abbé Lambert, car c'est lui qui me l'a offerte. Nouveau sourire, presque interrogateur, et il repart. J'en fais autant, mais à vitesse réduite et, après quelques centaines de mètres, j'aperçois Inkermann, une véritable bourgade à l'époque (1938) sans pour autant être dénuée d'un certain attrait, d'autant plus que le sol est d'une propreté impeccable. Une bourgade administrée par un "battant", André Reboul qui, en peu de temps, avec la volonté, le dynamisme qui le caractérisent (je le connais depuis 1934) fera de cette bourgade une véritable cité accueillante, vivante, fort animée, où il fera bon vivre... Où il faisait bon vivre, selon ma pensée de cette époque. Ce bonheur de vivre ne dura que l'espace d'une belle œuvre à accomplir. D'une œuvre exemplaire, consistante, que les survivants dispersés ça et là à travers l'Hexagone, doivent profondément regretter, compte tenu des heures amères que vivent aujourd'hui certains d'entre eux...

Aujourd'hui, devenue Oued-Riou, du nom d'un oued assez proche, la cité rayonnante d'hier a perdu tout son éclat, je n'avance rien d'abstrait à ce sujet, des renseignements assez probants m'ayant été fournis en 1982, par un ouvrier maçon musulman travaillant à Vallauris, près de Golfe-Juan. Selon son expression imagée, il revenait de là-bas après les festivités de la fin du carême, "la fête du mouton..." (pauvre mouton plutôt!...) C'est ainsi qu'il m'apprenait qu'un hôpital avait été inauguré deux ou trois ans avant, par le ministre de la Santé et désigné sous le vocable d'hôpital Ahmed Francis, en mémoire du docteur qui avait pratiqué à Relizane, décédé avant la braderie, compagnon de l'U.D.M.A. de Ferhat Abbas. Ce ministre de la Santé, Mohamed Segheir Nekkache, est à l'ombre depuis septembre 1983, pour avoir tenté "d'introduire en Algérie des armes et des munitions en vue de perpétrer des actes criminels", et son épouse d'origine suédoise, Ulla Nekkache l'a suivi quelques semaines après, fin novembre ou début décembre 1983, ayant reconnu, selon les autorités algériennes, les faits qui lui étaient reprochés, à savoir qu'elle était complice de son époux. Elle est accusée "d'atteinte à la sûreté de l'Etat pour activités clandestines". Le président de la République Populaire et Démocratique n'a pas fini d'en apprendre...

A propos de Ferhat Abbas, redisons, pour notre HISTOIRE, ce qu'il écrivait le 23 février 1936, dans son journal "L'Entente":

"Si j'avais découvert la nation algérienne, je serais nationaliste et je n'en rougirais pas comme d'un crime. Les hommes morts pour l'idéal patriotique sont journellement honorés et respectés. Ma vie ne vaut pas plus que la leur et cependant je ne mourrai pas pour la patrie algérienne, parce que cette patrie n'existe pas. Je ne l'ai pas découverte. J'ai interrogé l'Histoire, j'ai interrogé les vivants et les morts, j'ai visité les cimetières; personnes ne m'en a parlé. On ne bâtit pas sur le vent. Nous avons écarté une fois pour toutes les nuées et les chimères, pour lier définitivement notre avenir à celui de l'œuvre française dans ce pays. Personne, d'ailleurs, ne croit sérieusement à notre nationalisme."

Raisonnement judicieux, parce que l'Algérie est une création de la France, selon un décret de 1839. Mais quelques années après, Ferhat Abbas rejoignait le F.L.N. au Caire, et le 25 avril 1956, il déclarait, sur les ondes de la radio nassérienne: "Ni paix, ni négociation en Algérie, avant la proclamation de l'indépendance!". Le lendemain, 26 avril, un autre comédiant, ministre d'Etat, Chaban-Delmas, le verbe haut, à Oran pour préciser: "Séparer l'Algérie de la France est impensable!" De quoi se rouler avec volupté sur une haie de figuiers de barbarie!... Et pour parfaire cette petite page d'histoire, ajoutons qu'en qualité de parlementaire avant la rébellion, Ferhat Abbas a fort bien découvert la... nation française, pour solliciter une pension civile de retraite, qu'il obtint du reste plus rapidement qu'un Pied-Noir la validation de la sienne. On me dit de Paris pour être précis, que l'ex-député-pharmacien de Sétif vivrait à l'heure actuelle dans l'Hexagone. La France n'est-elle pas notre mère... nourricière? Voyons!...

Mais revenons à Inkermann.

\*\*\*

Alors qu'ailleurs l'autorité militaire a largement coopéré avec les premiers colons, comme par exemple à Saint-Louis, Kleber, Assi-Ben-Okba, Sain-Cloud, Aboukir et quelques autres colonies agricoles créées de 1848 à 1856, il n'en sera pas de même en ce qui concerne Inkermann, sinon à un degré moindre. C'est le 28 juillet 1870, qu'en pleine guerre avec la Prusse, le gouvernement décide, par décret, la création "d'un nouveau Centre de Colonisation dans la plaine du Chélif", à peu de distance de cette fournaise qu'est Relizane, à environ 168 km d'Oran, sur une étendue de 4 000 hectares, au pied du djebel Grigra. Le décret en question prévoit que sa mise en valeur sera confiée à 60 "feux", c'est-à-dire à 60 ménages. Œuvrer dans une telle région ne sera pas une sinécure, pas plus biensûr que ce ne l'était ailleurs. Mais en dépit de certains froissements et coups de gueule inhérents au travail de la terre, surtout d'une terre vierge comme celle-ci, dure et couverte de pierres, de buissons épineux, les

pionniers en provenance du Midi se mettront à l'ouvrage avec détermination, d'autant plus qu'ils ne seront pas harcelés par les attaques surprises des agitateurs de naguère qui, en d'autres temps, *furent parler la poudre* autrement qu'à l'occasion de fantasias, en particulier dans les zones de Relizane, Montgolfier, Dublineau, Misserghin, Tagdempt...

Malgré la composition d'une terre véritablement déshydratée et, il faut le dire, comme cela s'est souvent produit ailleurs, *certaines trasseries*, de la part de *certaines autorités militaires*, moindres quand même que celles de colonies agricoles d'une autre zone, une première réussite viendra couronner leurs pénibles travaux : celle, bien sûr, d'avoir pu, à la sueur de leur front, gagner leur pain quotidien, selon le précepte de l'Evangile. Un pain cependant peu accompagné d'autres aliments, car pour qu'une réussite soit vraiment concrète, il manque à cette terre ingrate une quantité importante de cet or liquide qu'est l'eau. Cette eau que le génie français aura fait surgir du sol, permettant ainsi de rendre fertile une terre qui devait nourrir des millions d'habitants, c'est ce que l'on oublie d'enseigner dans les écoles de là-bas. Une œuvre, pour dire le vrai, qui aura permis durant treize décennies, de devenir le premier client de la France métropolitaine, une oasis née de la volonté d'hommes et de femmes comme on n'en voit plus encore qu'en Israël. Je répète, premier client de la métropole à divers titres, dont l'abandon en 1962 a été le début de cette ère du *mal français*, quoi que puisse en donner d'autres raisons, un de ces princes qui prétendait gouverner mieux que d'autres, le dénommé Alain Peyrefitte, ancien ministre de la Justice on est en droit, nous surtout, de se demander de quelle justice, lorsqu'on lit dans son ouvrage précité *"le mal français"* que sur sur un million de Pieds-Noirs arrivés en France en 1962-1963, la moitié n'était pas des Français. Comme avait dit auparavant son maître à penser.

*Français à part donc ?* Bien sûr, nous n'avons pas à en rougir, bien au contraire, lorsqu'on voit le spectacle, d'un bout à l'autre de l'Hexagone, que nous offrent la rue, le petit écran, la presse, depuis plus de 20 ans ! Je le dis comme je le pense, de la même manière que tous ou presque nos déracinés de ce siècle.

\*\*\*

J'avais à peine dix ans (1915) lorsque j'ai appris, à cette chère école de la Marine, place Nemours à Oran, que nos régiments de Zouaves qui combattaient alors sur le sol de la Métropole, s'étaient déjà couverts de gloire au cours de la campagne de Crimée (Russie), en 1854-55, avant celle de l'Italie en 1859-60. Les noms de Sébastopol, Inkermann, mer Noire, n'étaient pas du grec ou du latin pour les élèves de ma classe, dont le directeur, M. Roy, était le père d'une jeune fille qui, avec les garçons, faisait partie, après quatre heures, du groupe de répétitionnaires. Celle-ci, je devais la retrouver, bien des années après, de longues années devrais-je dire, en qualité de chef de la Division de la Santé à la mairie. Il s'agissait de Gilberte Roy, devenue ainsi ma collègue et amie. L'Histoire, ma passion d'hier, l'est encore aujourd'hui, mais lorsqu'elle est conforme à la vérité, non tronquée comme elle l'est, hélas, par nos politiciens et par une presse qui n'a cessé depuis des décennies, de leur emboîter le pas. Comme également beaucoup, beaucoup trop de prétendus historiens appartenant à cette faune particulière qui arpeute les alliés du POUVOIR, de tous les pouvoirs.

C'est en souvenir de la sanglante et victorieuse bataille s'étant déroulée en Crimée, au cours de laquelle les Zouaves du général Bosquet avaient, baïonnette au canon, escaladé les pentes de l'Alma, jugées inaccessibles par les Russes et occupé la ville d'Inkermann, que ce nom fut donné au nouveau Centre de Colonisation, et c'est aussi un souvenir de ce fait d'armes, que ce pont qui à Paris enjambe la Seine et dont une statue de pierres est l'ornement, est appelé Pont de l'Alma.

\*\*\*

Que d'heureux changements de 1870 à 1938, et surtout depuis mon premier passage jusqu'en 1951 et davantage jusqu'à l'heure de l'exode. Si les édiles qui ont administré cette collectivité depuis 1891, année de l'érection en Commune de Plein Exercice, les Defarge-Lacroix Gustave, le premier, Gris Martial, de 1892 à 1897, de Regard de Villeneuve, de 1897 à 1911, Arnaud Xavier, de 1915 à 1918, Thirion Henri, de 1919 à 1925, Reboul André, de 1925 à l'heure du dégage-ment malhonnête, est celui qui, le temps aidant, a le plus marqué son passage à la tête de la municipalité. Maire, conseiller général et délégué à l'Assemblée algérienne, j'ai eu à lui serrer la main pour la première fois en 1936, en cette dure période où le monde du bled surtout avait à combattre la propagande infâme du Front Populaire.

C'était à l'époque où un parlementaire frangaoui, député du Tarn, un nommé Malroux, accompagné de deux autres de ses camarades de la Somme et du Pas-de-Calais, mettant pour la première fois les pieds sur la terre algérienne, s'était exclamé, en plein quartier arabe à Oran, au Village Nègre pour préciser :

*"Les forçats de la faim (les indigènes) sont prêts à abolir un passé de vol, d'esclavage et d'ombre. L'Oranie s'éveille au socialisme après un siècle de servage."*

Mieux ou pire, car je n'invente rien, ce parlementaire récidivait en publiant ses paroles dans l'hebdomadaire *"Le Semeur"*, organe de la

S.F.I.O. d'Oran du 10 août 1937, et si l'on veut une preuve supplémentaire à ce sujet, j'ajouterai que dans *"l'Echo d'Oran"* et *"Oran-Matin"* du 14 août suivant, ces déclarations sont reprises par l'abbé Lambert, alors maire d'Oran, dans un article pour protester contre la campagne anti-française provoquée en Oranie par ces députés socialistes, dont voici un court extrait : *"Après les rapports d'auditeurs de bonne foi, journalistes, maires, colons, après les déclarations écrites de M. Malroux, le doute n'est plus possible : M. Malroux et ses amis accomplissent en Algérie la plus sinistre des besognes, la plus infâme, ils préparent la révolte des indigènes ! Je savais que les communistes, depuis longtemps, s'occupaient de propagande impie. Pas d'étonnement chez moi. Ils appartiennent au parti de la Révolution violente. Je croyais les socialistes un peu moins pressés. Il n'en est rien. Ils prêchent la guerre civile immédiate. Ou, s'ils ne la prêchent pas directement, ils préparent l'atmosphère psychologique qui la rendra inévitable."* N'avez-vous pas l'impression, amis lecteurs de cette époque, de *"respirer l'atmosphère"* de 1954 à 1958 ?... Et de cette période à celle de 1959 jusqu'à un certain 19 mars 1962 !... où, comme larrons en foire, renégats du 13 mai et camarades de la gauche se sont unis pour enfin parvenir à la conclusion néfaste de l'œuvre ignoble du front Populaire !!

J'espère que le lecteur me pardonnera cette autre page d'histoire de chez nous, que j'essayerai d'agrémenter au cours d'une seconde chronique. J'ai désir, en cette circonstance, de renseigner autant que possible, les générations qui n'ont pas connu cette époque où, déjà, nous étions considérés comme des citoyens à part...

J'ai retrouvé André Reboul aussi en 1937, c'était la seconde fois, et j'ai alors pu constater la force tranquille qui l'animait et les marques d'estime et de soutien dont il était l'objet de la part de tous ses administrés, ce qui lui permit de persévérer dans la tâche entreprise, malgré la tempête du moment, en faveur du bien-être de la population. Il avait une belle équipe au sein du Conseil municipal, notamment un adjoint ayant aussi le sens de l'administration et le dynamisme nécessaire pour l'épanouissement d'une belle œuvre, M. Blesson.

Je l'ai retrouvé maintes autres fois, souvent au cours de repas intimes à Oran, et ensuite, après la guerre, à l'issue de réunions de la Fédération des Maires. En 1957, il avait été blessé par les éclats d'une grenade lancée dans un café tenu par un nommé Bouali, en même temps que l'adjoint de l'officier commandant alors la place d'Inkermann, tandis, que le chef de gare, présent aussi, succombait à ses blessures. C'était l'heure des premiers attentats survenus dans la cité. Année cruciale dans ce domaine criminel où, après la mort de ce cheminot, chef de gare, M. Barétapiana, M. Tur, conducteur d'engins, était retrouvé éborgé près de l'Entreprise "Chagnaud", à deux kilomètres environ de la cité. Puis c'était le tour de M. Pérès, "Charlot" pour ses intimes, propriétaire de l'autocar qu'il conduisait sur le trajet Inkermann - Ami-Moussa et retour, brûlé vif dans son véhicule, puis trois membres de la même famille, Henri, Manuel et Claudette Pérès, enlevés et jamais retrouvés, et encore le curé de Saint-Aimé, dont j'ai oublié le nom, assassiné sur la route en direction d'El-Aléf. C'était ça, *les actes de courage* qu'une certaine presse parisienne qualifiait autrement que crimes, assassinats, exactions, spoliations de bandits de grand chemin. C'était ça que le Parti communiste dit français et sa presse, et bien d'autres journaux, bien sûr, qualifiaient d'incidents ou, plus simplement, gardaient le silence sur de tels crimes, de telles horreurs. En province, la presse en général imprimait qu'il s'agissait d'*embuscade*, sans plus.

La seconde partie de cette chronique sera publiée dans le prochain "Echo", au cours de laquelle il sera question de la cité et, peut-être, de quelques autres caractéristiques, que je n'ai découvertes que plus tard, au début même de la rébellion. Il me sera alors possible de mieux concrétiser la belle image d'Inkermann, grâce à la relation générale qu'en avait faite, en 1951, Jean Lauze, de *"l'Echo d'Oran"*, précisément dans la page indiquée au début de cette chronique.

(A suivre.)

François RIOLAND.

P.S. : L'Élysée a reçu (ou va recevoir) un énorme "pavé", du format de ceux qu'on envoie à des notables en certaines circonstances : inauguration, vin d'honneur, mariage, etc.

Il s'agirait d'une note officielle par laquelle le Président de la République est invité à assister aux "cérémonies commémoratives" de l'insurrection : née du 1<sup>er</sup> Novembre 1954 qui se dérouleront à Alger. Précisons que de nombreux chefs d'États européens, maghrébins et africains, Moyen-Orient compris ont déjà été pressentis, afin de corser le cérémonial.

Quant à notre Président, sous le prétexte valable que le 1<sup>er</sup> Novembre est une date où il a de nombreuses et impérieuses obligations il aurait demandé à son Premier Ministre de le représenter, car un "pavé" de ce genre pourrait faire beaucoup de bruit. Le Premier Ministre lui, pour prouver qu'il était de bonne foi lorsqu'il a proposé à des membres de l'opposition de venir œuvrer à ses côtés, aurait le dessein de persister dans cette attitude. Quant à nous, nous lui suggérons de faire appel par exemple, à... Michel Debré.

F.R.